

# **La science et la question sociale chez Tolstoï et Zola – La crise de l'idée de progrès social**

*Angela Dioletta Siclari*

Pendant la deuxième moitié du dix-neuvième siècle s'impose en France, dans le domaine littéraire le courant qu'on appelle avec un terme générique naturalisme. On fait descendre les principes généraux du mouvement de l'hégélisme de gauche (Feuerbach, Engels, Marx), qui, en s'opposant à l'idéalisme hégélien, réduit l'homme à ses besoins primaires, et considère que la dialectique économique et l'organisation de la production constituent le substrat profond de l'histoire. Ce qu'il y a de sûr dans tout cela, c'est que le naturalisme se lie au positivisme pour déterminer le processus de développement de l'éthique, de la religion et de la société, et pour saisir les fondements de la nature humaine. Ce phénomène appartient non seulement à la France, mais à l'Europe entière, et même à la Russie. Quelques-uns croyaient que les grands problèmes sociaux étaient résolubles par la science, d'autres considéraient que la connaissance scientifique était l'unique véritable approche de la réalité, non seulement pour ses conséquences pratiques, mais aussi du point de vue de l'information.

En littérature on essayait de suivre une méthode scientifique descriptive ; on se proposait de décrire la nature humaine en dehors de préjugés métaphysiciens. C'est l'attention donnée aux documents, à l'analyse des phénomènes sociaux, qui prédominaient. Les historiens du mouvement attribuent à Balzac le rôle de précurseur et à Zola celui de représentant typique de cette tendance. On ne peut pas dire que Tolstoï appartienne à ce courant ; cependant il faut bien reconnaître qu'il était toujours ouvert aux problèmes de son temps, et connaissait parfaitement la littérature, même celle étrangère, qui débattait ces questions.

Tolstoï et Zola se connaissaient réciproquement par leurs respectives oeuvres littéraires et certainement ils avaient conscience de se

trouver sur deux routes divergentes, mais la critique des idées ne fût jamais une polémique ouverte entre eux. Toutefois, en 1893 un épisode contingent, un discours de Zola à l'Association des étudiants poussa Tolstoï à formuler un jugement clair et net à l'égard de l'écrivain français, dont il condamna sans partage la foi inébranlable dans la science et dans le progrès. D'ailleurs sur les limites du savoir scientifique et sur son incapacité de résoudre les problèmes humains, il s'était déjà prononcé auparavant, et il revint sur le même sujet à plusieurs reprises.

Il y a cependant des points de rencontre entre les deux écrivains ; Tolstoï lui-aussi était préoccupé par les problèmes de son époque et se rallia à l'opinion de Zola à beaucoup d'égards : l'anticléricisme, le refus de l'antisémitisme, le sens de la responsabilité de l'homme de lettres devant la vie concrète étaient de valeurs communes à tous les deux. Tolstoï, aussi bien que Zola, était un personnage d'une grande notoriété pas seulement dans sa patrie. De l'étranger on lui demandait son opinion sur les événements importants ou les questions urgentes. Comme on peut le constater dans ses écrits, l'étude sociologique même, si chère à Zola, n'était pas étrangère à Tolstoï. Dans son dernier grand roman, *Voskrešenie* (Résurrection) il reconstitue le processus de corruption morale de l'héroïne (Maslova), en retrouvant dans cette expérience tragique, au-delà de la responsabilité morale individuelle, toute une suite de raisons sociales et psychologiques. A titre d'exemple : l'hypocrisie de la bonne société, l'égoïsme et la légèreté de Nekljudov, le besoin de sûreté et de considération que chaque individu éprouve, et que Maslova satisfait par l'appartenance à son milieu infâme dans lequel elle se sent à son aise parce qu'elle est traitée d'égal à égal, pas comme une femme *différente* et *étrangère*. De plus, dans tout son livre Tolstoï fait une analyse de la situation sociale attentive et impitoyable, et montre non seulement les défauts de la justice, mais également l'essence injuste de ce que les hommes qualifient de ce nom. Son récit fait apparaître la corruption des juges, des jurés, des avocats, qui devraient administrer la justice. Mais la force de sa foi dans la responsabilité morale et, partant, dans la liberté de l'individu humain, ne lui permettait pas de s'arrêter à la reconstruction du milieu social ou bien de faire de ce dernier la raison tout-court de la conduite des individus. Ce déterminisme-là, on le voit bien, est incom-

patible avec la responsabilité personnelle et donc avec une conception morale quelle qu'elle soit.

C'est dans ce contexte problématique que se déroule la polémique de Tolstoï avec Zola.

Celui-ci présenta son discours du 18 mai aux étudiants comme « un raccourci du dernier chapitre du *Docteur Pascal*, qui n'est, lui aussi, qu'un long cri d'amour en l'honneur de la science »<sup>1</sup>. A un rédacteur du *Temps* il avait dit le 29 avril : « Je montrerai à mes jeunes camarades les dangers de l'illusion et du mysticisme [...] J'ai foi dans la science et je ne crois pas à une restauration des religions anciennes[...] Comme moyen de guérison, je vanterai l'excellence du travail »<sup>2</sup>.

Le *Discours aux étudiants* fut publié par Maurice Le Blond dans *Mélanges, Préfaces et Discours* (Paris, Bernouard, 1929). On peut y distinguer deux tendances seulement à l'apparence opposées. L'une pessimiste, se rapportant à l'idée du devenir éternel de l'esprit humain, dont même l'œuvre la plus importante est seulement un moment et l'individu seulement un instrument. L'autre optimiste, se fondant sur l'idée, caractéristique de la philosophie des lumières, de la marche de l'homme vers la réalisation d'une forme de vie toujours plus parfaite<sup>3</sup>.

De la philosophie des lumières Zola, toutefois, refuse l'effort de rationalisation du besoin religieux, qui a pour lui le caractère obscur du renoncement à l'action, du renoncement à la réalisation de quelque chose de positif pour l'humanité, ne fût-ce qu'en partie, au prix de privilégier un mysticisme rêveur. Il est convaincu que la religion doit être battue par la science, qui doit la supplanter. Or, d'après Zola la fin du siècle vit, au contraire, une crise profonde, qui se relie directement à la reprise de

---

<sup>1</sup> Le *Discours* apparut sur le « Gaulois » du 18 mai 1893. Nous citons le texte publié dans : É. Zola, *Les Rougon-Macquart*, Bibliothèque de la Pléiade, Paris 1967, pp. 1610-1616.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 1609.

<sup>3</sup> Dans la première partie du *Discours* on lit « Ce n'est pas que je pense les oeuvres éternelles et décisives. Les plus grands doivent se résigner à l'idée de n'être qu'un moment dans le perpétuel devenir de l'esprit humain. Cela serait déjà si beau d'avoir été, pendant une heure, le porte-parole d'une génération ! » (*ibid.*, p. 1610).

l'instance religieuse, repoussant la science dans la sphère exigüe d'un « simple exercice de l'intelligence, une enquête permise, tant qu'elle ne touche pas au surnaturel de l'au-delà »<sup>4</sup>.

Ce manque de confiance dans la science dériverait de ce qu'on avait voulu attribuer à l'œuvre grandiose de la recherche scientifique une finalité qu'elle n'avait jamais promise, c'est-à-dire le bonheur et la justice, alors qu'elle n'avait promis que la vérité. Et il n'est pas dit que la vérité apporte le bonheur : « Pour s'en contenter un jour – écrit Zola -, il faudra sûrement beaucoup de stoïcisme, l'abnégation absolue du moi, une sérénité d'intelligence satisfaite qui semble ne pouvoir se rencontrer que chez une élite »<sup>5</sup>. Seule une élite, en effet, peut dépasser sa propre individualité, en jugeant le bien social comme la valeur suprême.

La vue d'une nature cruelle et inique, et d'une science qui semble affirmer la loi du plus fort est la raison, dit-il, d'un « recul devant la vérité, mal expliquée encore [...]. Non, non ! Qu'on nous ramène au bon sommeil de l'ignorance ! La réalité est une école de perversion, il faut la tuer et la nier, puisqu'elle ne saurait être que la laideur et le crime. Et l'on saute dans le rêve, il n'y a plus que ce salut : échapper à la terre, mettre sa confiance dans l'au-delà, espérer qu'on y trouvera enfin le bonheur, la satisfaction de notre besoin de fraternité et de justice »<sup>6</sup>.

Donc pour Zola cette exigence religieuse renforcée, de fin de siècle, n'est que le fruit de la désillusion par rapport à la science, une sorte d'impatience des ceux qui voudraient *tout et tout de suite*.

Toutefois il ne s'agit pas d'espérances mal placées, assure-il, mais d'un malentendu. Il ne faut pas confondre le chemin de la science avec l'idéal, c'est-à-dire la perfection de la vie et de la connaissance. En effet, au point de vue de Zola, nous ne pouvons jamais connaître l'idéal, nous ne pouvons pas le définir, parce qu'il est l'ensemble des solutions de tous les problèmes de l'humanité : nous ne connaissons que les problèmes du passé et du présent, et pas tous, donc il faut dire que l'idéal est l'inconnu.

---

<sup>4</sup> Ibid., p. 1612.

<sup>5</sup> Ibid., p. 1613.

<sup>6</sup> Ibid., p. 1613.

« L'idéal - écrit-il -, qu'est-ce donc autre chose que l'inexpliqué, ces forces du vaste monde dans lesquelles nous baignons, sans les connaître ? [...] A mesure que la science avance, il est certain que l'idéal recule, et il me semble que l'unique sens de la vie, l'unique joie qu'on doit mettre à la vivre, est dans cette conquête lente, même si l'on a la mélancolique certitude qu'on ne saura jamais tout »<sup>7</sup>.

Zola conclut en exhortant les jeunes au travail : « Je vais donc finir en vous proposant, moi aussi, une foi, en vous suppliant d'avoir la foi au travail. Travaillez, jeunes gens ! »<sup>8</sup>. Du travail il donne une double justification. D'un point de vue psychologique, selon sa propre expérience, il serait l'unique, vraie opposition au découragement et au désespoir toujours aux aguets dans la vie humaine. (« J'ai eu de rudes débuts – se rappelle le romancier -, j'ai connu la misère et la désespérance [...] Eh bien ! Je n'ai eu qu'une foi, qu'une force, le travail. Ce qui m'a soutenu, c'est l'immense labeur que je m'étais imposé »<sup>9</sup>).

Mais il y a aussi un sens objectif du travail, selon Zola ; il est « l'unique loi du monde, le régulateur qui mène la matière organisée à sa fin inconnue ! ». De ce point de vue, l'individu n'est qu'un moyen, n'a pas de valeur en soi : « la vie n'a pas d'autre sens, pas d'autre raison d'être, nous n'apparaissions chacun que pour donner notre somme de labeur et disparaître ».<sup>10</sup> Cependant, à cette oeuvre de fourmi, que l'homme réalise de génération en génération, par une sorte d'instinct, qui seulement en quelques-uns se fait consciente, Zola attribue une fin suprême : « la grande oeuvre finale, au fond des âges »<sup>11</sup>. L'effort de tous les hommes mène, il n'en doute pas, à un résultat positif pour tous : « Quelle saine et grande société cela ferait, une société dont chaque membre apporterait sa part logique de travail ! Un homme qui travaille est

---

<sup>7</sup> Ibid., p. 1614.

<sup>8</sup> Ibid..

<sup>9</sup> Ibid., p. 1615.

<sup>10</sup> Ibid..

<sup>11</sup> Ibid..

toujours bon »<sup>12</sup>. C'est là une inconséquence, une naïveté désarmante, propre d'ailleurs à certaines doctrines positivistes ou mieux, en général du positivisme. D'un côté un effort ne peut aboutir qu'à des fins relatives, et de l'autre ces fins relatives mènent à une fin unique, universelle, qu'on ne peut connaître, parce que son caractère tient au moment historique, au degré d'évolution de la conscience sociale.

En d'autres termes, on peut définir la fin suprême seulement d'un point de vue formel, comme l'organisation parfaite de la société, la satisfaction ordonnée des besoins de tous ses membres. Mais nous connaissons les besoins de la société actuelle, tandis que nous ne pouvons pas connaître ceux de la société de l'avenir, jamais la fin vraie du processus historique et conséquent, nous ne pouvons établir un critère de conduite conforme à cette fin.

Même en Russie florissaient, pendant la seconde moitié du siècle, des théories sociales analogues ; parmi les intellectuels s'étaient répandues les idées du positivisme, et s'était renforcée une tendance philosophique, généralement matérialiste, qui découlait de l'idéalisme de gauche, et qu'on avait appelée *zapadničestvo* (occidentalisme). Vissarion Belinskij, qu'on a nommé l'initiateur en Russie de la critique littéraire et le représentant le plus important du courant philosophique matérialiste, avait théorisé, il y avait de cela bien longtemps, la méthode de l'école naturelle en littérature (cela arrive dans les années quarante). Plusieurs écrivains s'étaient prononcés contre cette tendance, qui voit l'homme comme un être conditionné et défini par ses besoins matériels, et parmi d'autres Dostoïevskij même.

Il y avait longtemps que Tolstoï allait réfléchissant et écrivant sur la question sociale et sur le problème du travail ; à ce propos il avait des idées très précises, exposées dans plusieurs écrits, dont le plus ample est, sans doute, celui qui a pour titre *Tak čto že nam delat' ?* (Et bien que devons-nous faire ?). Il n'y a pas non plus de quoi s'étonner pour le ton tranchant du jugement que l'écrivain russe porte sur Zola.

---

<sup>12</sup> Ibid., p. 1616.

Dans la revue « Russkie vedomosti » (Nouvelles russes) du 24 mai le correspondant russe à Paris avait publié un article : *Zolja i studenčestvo* (Zola et les étudiants), où il donnait le résumé du discours de Zola.

Tolstoï, à propos de cet article, dans une lettre adressée à D. A. Chilkov le 15 mai de la même année, formula le jugement suivant : « Hier j'ai lu [...] le discours de Zola aux étudiants, contre l'inclination, qu'ils ont développée, au mysticisme : c'est ainsi qu'il appelle les tendances religieuses de la jeunesse contemporaine. Et contre tout cela il recommande la science et le travail, sans éclaircir ce que nous devons appeler science et reconnaître comme telle, et surtout de quel travail il s'agit ? »<sup>13</sup>.

Peu de temps après, Ernest Smit, rédacteur de la revue française « La Revue des Revues » envoya au romancier russe deux coupures de journaux, qui renfermaient le discours de Zola et la lettre de Dumas fils<sup>14</sup> à la rédaction de la revue « Gaulois ». De cette lettre Tolstoï apprécia surtout l'esprit évangélique, comme on peut le voir en lisant sa lettre à sa fille Marija : « Dumas – écrit-il – dit : je pense que le temps approche où nous commencerons à mettre en pratique les mots : aimez-vous les uns les autres, sans se mettre à distinguer qui l'a dit : Dieu ou bien un homme. [...] Au contraire Zola est très sot »<sup>15</sup>. Dans une lettre des mêmes jours au fils Lev, il confirme son jugement et annonce l'envoi de son article sur ce sujet à la « Revue de Famille ». « Dans l'article – écrit-il – je souligne la sottise du discours de Zola et la clairvoyance de Dumas, et j'exprime simplement mes idées aussi bien sur la science que sur ce que seulement l'assimilation de la vue chrétienne par les hommes sauvera l'humanité »<sup>16</sup>.

Dans cet article, qui en français a pour titre *Le non agir*, Tolstoï définit les positions de Zola et de Dumas respectivement comme la force

---

<sup>13</sup> L. Tolstoj, *P. S. S.*, Gos. izd., Moskva 1958, t. 66, pp. 325-326.

<sup>14</sup> Alexandre Dumas fils par sa religiosité laïque et par la force du sens moral était proche de Tolstoj.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 351.

<sup>16</sup> Lettre du 23/25 juin (*ibid.*, p. 263).

de la routine, qui essaye de freiner l'humanité, et la force de la raison et de l'amour, qui la fait avancer vers la lumière. En critiquant le *Discours* de Zola, il arrive à formuler l'opinion paradoxale que « non seulement le travail n'est pas une vertu, mais, dans notre société défectueusement organisée il est le plus souvent un des principaux moyens d'anesthésie morale dans le genre du tabac, du vin et autres moyens employés par les hommes pour s'étourdir sur le désordre et le vide de leur existence »<sup>17</sup>.

En avançant cette affirmation provocante il ne voulait pas nier la valeur et la nécessité du travail pour l'homme, il avait plutôt l'intention de préciser, contre la position de Zola, que le travail ne peut pas résoudre les problèmes d'ordre existentiel et moral, et cela à cause de sa fonction, celle que Zola même lui avait attribuée, c'est-à-dire la fonction de moyen équilibreur et apaisant de la conscience. Tolstoï voulait dire que celui qui avec méthode et équilibre s'applique à son travail, réussit à dépasser l'angoisse existentielle, qui apparaît en chaque homme, pour la seule raison qu'il la cache, l'oublie. Alors que cette angoisse, étant le témoin d'une dimension profonde de la conscience humaine, doit être non seulement gardée, mais également exploré, parce qu'elle porte dans son sein la question sur le sens de la vie ; et cette question, même si elle naît de l'obscurité et du trouble, est étroitement liée à la morale. Elle exprime en effet le besoin d'une universalité réelle dans le choix, en regard de l'orientation générale de la vie.

Du point de vue de Tolstoï, Zola, en plaçant le sens de la vie dans la découverte graduelle de la vérité, non seulement ramène la morale à la coutume, et la lie aux fins particulières, mais de plus réduit ou mieux efface chaque espace moral de l'individu humain. Celui-ci ne connaît pas l'ensemble des vérités qui du point de vue du naturalisme de Zola forment la vérité, et par conséquent, n'a pas de critères pour distinguer le bon travail du mauvais. C'est pour cela que le romancier français soutient que « l'homme qui travaille est toujours bon », c'est-à-dire que tout travail est bon. Il en résulte, souligne Tolstoï, que ce que les hommes savent dans chaque moment de leur vie « est précisément ce qu'ils

---

<sup>17</sup> *Le non agir*, in P.S.S., cit., t. 29, p. 27.



doivent savoir et que ce qu'ils font est précisément ce qu'ils doivent faire »<sup>18</sup>. Donc pour l'individu il n'y a pas d'autre fonction saisissable du travail que celle d'anesthésier sa conscience morale, qui au contraire sent qu'on doit distinguer le bien du mal par un critère différent de celui du travail. « Les hommes les plus cruels de l'humanité – remarque Tolstoï – les Nerons et le Pierre I ont été constamment actifs, ils ne sont jamais restés livrés à eux-mêmes, sans occupations ou sans distractions »<sup>19</sup>.

Tolstoï jugeait la position de Zola encore plus fautive, parce ce qu'il prêtait au travail une finalité scientifique, qui avait l'air d'élever l'activité humaine à un niveau supérieur à celui des besoins animaux. Au contraire, une analyse des différentes sciences permettrait de reconnaître leur caractère relatif, leurs certitudes précaires, dépassées sans cesse par le temps, si bien qu'il n'est pas possible d'établir la sphère même de ce qu'on appelle science<sup>20</sup>.

Tolstoï concluait sa critique par une affirmation une fois encore paradoxale : « la majeure partie de ce qu'on appelle science n'est autre chose que la superstition du présent »<sup>21</sup>. Par conséquent il indiquait une marche à suivre tout à fait différente de celle de Zola : « au nom de Dieu arrêtez-vous pour un instant, cessez de travailler, regardez autour de vous, pensez à ce que vous êtes, ce que vous devriez être, pensez à l'idéal »<sup>22</sup>.

C'est avec la définition de l'idéal que Tolstoï met en question la légitimité du principe même de la vision naturaliste, qui fait de la nature un absolu. Il oppose à la vérité de la réalité naturelle la vérité de la pensée, en soutenant la priorité de la conscience morale sur l'action et sur l'évolution sociale : « Toutes les grandes révolutions dans la vie des hommes se font dans la pensée »<sup>23</sup>. Dans la pensée on retrouve l'idéal,

---

<sup>18</sup> Ibid., p. 28

<sup>19</sup> Ibid., pp. 26-27.

<sup>20</sup> Ibid., p. 24.

<sup>21</sup> Ibid., p. 26.

<sup>22</sup> Ibid., p. 31.

<sup>23</sup> Ibid., p. 30.

qui n'est pas, comme le soutenait Zola, le surnaturel et l'inexpliqué : « l'idéal - affirme Tolstoï - est au contraire tout ce qu'il y a de plus naturel et de plus, je ne dirai pas expliqué, mais de plus certain pour l'homme »<sup>24</sup>. L'idéal moral est, de son point de vue, la vertu parfaite qui, comme la vérité pure de la géométrie, n'a jamais existé ; cependant les vérités géométriques, aussi bien que la vertu « sont les seules choses que nous connaissions avec certitude », et donc « la vraie réalité, celle que nous connaissons véritablement, c'est ce qui n'a jamais existé. L'idéal est la seule chose que nous connaissions avec certitude »<sup>25</sup>.

Tolstoï se débarrasse ainsi des prétentions réalistes du naturalisme, en faisant remarquer que le critère de vérité et le critère de réalité ne sont pas la même chose, même dans le domaine scientifique.

La position de Tolstoï est claire : il propose une notion différente de la nature et du savoir. Il ne s'agit pas du remplacement des certitudes rationnelles par une connaissance (*sui generis*) autre, spéciale, voire mystique ; la raison n'est pas rejetée par Tolstoï, qui met en question plutôt la typologie de la certitude, dont l'universalité ne doit pas être confiée au temps et à la spatialité, à savoir à l'empiricité. La certitude dépend des principes (en d'autres mots de l'idéal) et dans la hiérarchie des idéals-principes le plus universel est l'idéal moral chrétien de l'amour pour le prochain car il concerne l'essence même de l'homme, sa *nature spirituelle*.

C'est là une « conception tellement naturelle, simple et répondant aux besoins de l'esprit et du cœur de l'homme, - écrit-il - qu'elle se produit presque d'elle-même dans l'entendement d'un homme qui se serait libéré, ne fût-ce que pour un instant, de l'enchevêtrement dans lequel le tiennent les complications de son travail et du travail des autres »<sup>26</sup>.

L'article de Tolstoï souleva un vif intérêt aussi bien dans le monde russe que dans le monde français. Mais l'auteur s'attira le ressentiment de

---

<sup>24</sup> Ibid., p. 31

<sup>25</sup> Ibid., pp. 31-32.

<sup>26</sup> Ibid., p. 32.

Zola pour sa critique destructrice. Le 4 octobre 1893 Zola écrivait ad Ely Halpérine-Kaminsky, qui lui avait demandé un contredit à l'article de Tolstoï : « croyez-vous qu'il soit bien utile de répondre à Tolstoï ? Dans ce cas, envoyez-moi le texte complet. Je le lirai. Puis vous viendrez m'interviewer, car pour rien au monde je n'écrirais une ligne. Je ne veux que vous faire plaisir »<sup>27</sup>. Le 9 octobre le directeur même de « La Revue des revues », Jean Finot, pria Zola de répondre à Tolstoï, mais le romancier ne donna aucune suite à ses sollicitations. Pendant l'hiver Halpérine-Kaminsky rencontra Tolstoï pour discuter l'article qui venait de paraître dans « La Revue des revues ». Dans « Le Journal » du 27 juin 1894, il exposa la position de Tolstoï et cita un passage de la lettre de Zola : « [Tolstoï] dit que nous sommes égarés, et il pense qu'en nous arrêtant pour repartir sur une nouvelle voie, nous ne nous égarerions plus. Qu'en sait-il ? Les circonstances et l'homme lui-même ont fait la société telle qu'elle est. La science n'a pas tenu ce qu'elle promettait ; mais obtiendrons-nous de meilleurs résultats, lorsque nous recommencerons, puisque c'est encore l'homme qui créera la science ? [...] Tolstoï ne fait pas le procès de tel peuple ou de telle organisation sociale, il fait celui de l'humanité tout entière, de l'homme en général. [...] Pour moi, avec mon cerveau de Latin, je ne peux comprendre ces spéculations métaphysiques »<sup>28</sup>.

Comme on peut le constater en lisant cet extrait, Zola refuse de suivre Tolstoï sur la route qu'il propose parce qu'elle ne mène pas à des solutions concrètes, mais seulement (soutient-il) à des élucubrations métaphysiques. Cependant il part lui-même d'une thèse métaphysique qui ramène l'individu entièrement au contexte social qui l'a produit. Il existe entre les deux écrivains une distance qu'on ne peut remplir, et qui découle des différentes conceptions métaphysiques qu'ils ont adoptées : matérialiste et spiritualiste. Prendre en considération les principes de la conception de Tolstoï aurait signifié pour Zola remettre en discussion sa

---

<sup>27</sup> É. Zola, *Correspondance*, Les presses de l'Université de Montréal, Montréal 1991, t. VII, p. 62.

<sup>28</sup> *Ibid.*, VIII, p. 63.

foi matérialiste, sa foi dans le progrès assuré par la recherche scientifique. Tandis que pour Tolstoï le progrès social ne peut pas descendre d'une législation plus ou moins équitable, mais seulement du choix moral des individus, et la misère même ne tien pas au défaut d'argent, mais plutôt aux avilissement moral.

Cela veut dire qu'on ne peut pas répondre à la demande de Zola : "mais obtiendrons-nous de meilleurs résultats, lorsque nous recommencerons... ? » ; en effet nous ne pouvons ni acquérir la certitude, ni connaître par approximation les conséquences de notre changement de mentalité (*metánoia*), dont parle Tolstoï, en se reportant à l'exhortation du Baptiste (*metanoieite*) ; et tout cela pour la raison que l'homme est libre et son choix imprévisible.

En ce sens, Tolstoï est bien plus pessimiste que Zola en ce qui concerne un possible progrès social, parce qu'il pose la fin de l'homme, le sens de sa vie dans le perfectionnement moral, et non pas dans l'amélioration sociale. Mais, en même temps, il reconnaît la supériorité de l'individu sur le contexte social dont il fait partie en tant que phénomène historique. L'unique domaine qui échappe sûrement au conditionnement social c'est celui de la conscience morale, comme le voulait aussi Kant, et donc c'est dans l'individu et non dans la société que se joue toute la question du bien et du mal. Par conséquent le vrai progrès social dépend lui aussi de l'individu, ou mieux, de tous les individus.

À ce propos Tolstoï explique avec clarté son point de vue dans l'écrit « *Čto delat' ?* » (Qu'est-ce que nous devons faire ?) écrit déjà mentionné. Il commença à l'écrire en 1882, sous l'impression du recensement des pauvres de Moscou pendant l'hiver de 1881<sup>29</sup>. A cette occasion, il avait songé à secourir les indigents de Moscou en recourant également à l'aide des autres riches (ses amis ou bien de simples connaissances), auxquels il s'était adressé en demandant de l'argent pour cette fin. Ce fut une expérience désolante pour le romancier, qui dut constater l'égoïsme insurmontable de ceux qui appartenaient à sa propre

---

<sup>29</sup> Au debout il envisageait d'écrire un bref essai, mais l'œuvre se développa pour acquérir l'ampleur d'un livre, qui fut publié en 1886 avec le titre *Mysli vyzvannye perepis'ju* (Pensées éveillées par le dénombrement).

classe sociale ; parmi les riches qui avaient promis de donner de l'argent, personne ne tint sa parole. Cependant ce que le frappa surtout ce fut la conscience du fait que l'égoïsme de ces gens-là n'était pas dû au manque d'argent, mais au manque de responsabilité morale, ce qui rapprochait les pauvres aux riches.

Paradoxalement Tolstoï éprouva un sentiment de honte de ce qu'il avait fait, il l'avoue dans son essai. Il se sentait coupable lui-même d'avoir essayé de résoudre le problème seulement en apparence, pour se libérer, peut-être, du poids de sa propre responsabilité.

« ... Pour la première fois seulement – écrit-il - je compris clairement que l'œuvre que je souhaitais entreprendre ne pouvait être seulement celle de nourrir et habiller mille individus, à la façon dont on pourrait nourrir et mettre à l'abri mille moutons, mais il devait consister à leur faire du bien. Et lorsque je compris que chacun parmi ces individus était un homme exactement comme moi, alors l'œuvre que j'avais entreprise me parut tout à coup si difficile, que j'éprouvai toute mon impuissance ! »<sup>30</sup>

En cette considération réside tout le sens de la polémique de Tolstoï, et sa distance de Zola, qui ne l'avait pas compris ou mieux, ne pouvait pas le prendre.

Voici ce qu'écrit ce dernier dans une lettre à Ély Halpérine-Kaminsky (du 4 novembre 1891) en exprimant un jugement synthétique mais précis sur la conception sociale de Tolstoï. « Le système de Tolstoï est peu compliqué d'ailleurs. L'argent est mauvais, il faut s'en débarrasser, et tout de suite, d'un seul coup. L'argent est si mauvais en soi, que même le donner aux autres, c'est les gâter, c'est faire œuvre de pourriture sociale. Donc on le supprimera, simplement. Ensuite, il faudra vivre à la campagne, parce que les villes sont des foyers de peste morale et physique. Et, quand il n'y aura plus d'argent, qu'il n'y aura plus de villes, tout le monde travaillera et vivra de son travail. Ce sera l'âge d'or, l'humanité entrera dans la justice et dans la béatitude. Mon Dieu ! Il est

---

<sup>30</sup> L. Tolstoj *Tak c'to z'e nam delat'?*, in *Sobranie soc'inenij v XXII t.ch*, Chud. lit., Moskva 1983, p. 182.

très certain que Tolstoï a raison. Le travail est la grande loi, la source de la vie, l'effort même du progrès humain ; et l'argent, simple moyen conventionnel d'échange, s'il a été un des facteurs les plus puissants de la civilisation, a entraîné avec lui toutes les abominations et toutes les iniquités. Si, en un mot, on pouvait le supprimer, si, le lendemain, les peuples se mettaient au travail, vivaient en frères, ah ! ah ! certes, quel cri de soulagement monterait de la pauvre humanité enfin délivrée !

Ce qui est terrible, voyez-vous, c'est que ces vœux sont restés stériles. Il faut bien admettre que l'histoire est faite de forces naturelles invincibles. [...] Or, Tolstoï, comme tous les nobles rêveurs, assoiffés de justice, signale bien le mal, indique où serait l'universel bonheur. Seulement, la terre idéale est là-bas, il n'y a ni routes, ni ponts pour s'y rendre. J'ai cherché vainement dans son livre un ensemble de mesures pratiques, le nouveau pacte social, certain, hélas ! de ne pas l'y trouver. J'entends parfaitement ce que Tolstoï nous dit : « J'ai trouvé le remède. Moi, je me débarrasse de tout mon argent, je me mets au travail. Que tout le monde en fasse autant, et l'humanité est sauvée. » [...] ceci n'est que d'un convertisseur de peuples, qui va par les routes, prêchant la loi nouvelle, dans la fièvre de la foi, sans tenir compte des faits. Parfois, il est vrai, un de ces hommes élus bouleverse le monde, en dépit de ce qui paraissait être la raison. Et je suis en peu honteux de jouer ici le rôle de l'homme raisonnable.

Voici, en somme, ce que ma pauvre raison me fait croire. L'argent pourra disparaître, le travail deviendra alors la nécessité, la seule raison d'être de chacun. Mais ce n'est pas un homme, ce n'est pas même un million d'hommes qui déterminera cela. L'évolution sociale s'achèvera à son heure lorsque les forces historiques le voudront bien. [...] Tout le mouvement socialiste contemporain mène, en fin de compte, à cette suppression de l'argent et à la loi générale du travail »<sup>31</sup>.

On voit bien que la position de Zola veut qu'on entende la transformation sociale dans un sens pratique, historique, tandis que Tolstoï l'entend dans le sens intérieur, spirituel. Pourtant les idées

---

<sup>31</sup> É. Zola, *Correspondance*, cit., t. VII, pp. 213-214.

tolstoyennes peuvent être interprétées aussi dans le sens pratique, dès lors que le romancier parle d'une égalité essentielle des hommes quant au travail. Nul homme ne doit être serviteur d'un autre homme ; c'est dans cette optique que l'artiste se fait lui-même artisan et se confectionne une paire de bottes. Mais il déclara aussi avec clarté que la pauvreté n'est pas nécessairement une condition d'infélicité, et n'est pas en elle-même la cause de la corruption morale. Il n'embrassait pas une utopie égalitaire, mais se rapportait à une sphère morale précise et ramenait la question sociale au choix moral du respect pour l'autre, c'est-à-dire pour sa personne. En d'autres termes, il n'est pas question d'améliorer la vie matérielle de tous les hommes ou bien de la plupart d'entre eux, mais plutôt de donner à chacun le sens de sa valeur, le sens de la dignité de la personne humaine, sens dont peuvent manquer aussi bien les pauvres que les riches.

Le mal donc, de même que le bien, ainsi d'ailleurs que l'avait affirmé Kant, se trouve au-dedans de l'homme : c'est la façon de la conscience de se mettre en rapport, tout d'abord avec elle-même, et c'est pour cela qu'il n'y a pas, selon Tolstoï, de mesures sociales qui puissent dégager l'individu de toute responsabilité à l'égard de la souffrance des autres. Du point de vue économique, l'opérateur social peut dire à un moment donné de son activité : j'ai fait tout mon possible ! Mais du point de vue de sa conscience morale, c'est-à-dire du point de vue de sa propre humanité, il ne peut jamais le dire pour la raison qu'il va établir sur ce terrain un rapport avec des consciences personnelles dont il n'a pas la clé.